

**Mathilde
Janin**

Riviera

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

La musique les a réunis : Philippe, artiste majeur de la scène indépendante, et Nadia, vénéneuse émigrée à la tête d'un label. New York, fin des années 1980, ils écument les clubs, éclaboussant les noctambules de leur ostensible passion, et s'abandonnent à de violentes étreintes dont ils sortent victorieux ou humiliés. Ils sont jeunes et préfèrent la fièvre de l'instant à une vie sans ardeur.

L'exil les a soudés : Nadia, Philippe et sa sœur Frédérique s'envolent en 1990 pour Paris, fuyant le virus de souche Ebola qui ravage le continent américain. Le mur de Berlin est tombé et Nadia va pouvoir retourner sur l'île de son enfance, au milieu de la mer Noire, qui contient les souvenirs heureux et les scènes inavouables.

La mort les rassemble : le corps de Philippe est retrouvé à Berlin un jour de l'été 1992. La sœur et la veuve vont écrire ensemble la fin de l'histoire, ou en réinventer les prémices.

Riviera est un fascinant puzzle, un assemblage de vérités relatives, d'époques qui n'existent pas, de faux-semblants et de lucides fulgurances qui confinent à la folie. Composé comme un album rock avec des thèmes, des changements de voix, des ruptures de rythme et des plages de silence, ce roman à l'écriture habitée érige le mystère érotique et l'énigme artistique comme remparts dérisoires contre la brutalité du réel.

MATHILDE JANIN

Mathilde Janin a grandi à Lyon, où elle est née en 1983, et vit désormais à Montreuil. Journaliste, elle a été responsable éditoriale du magazine Modzik avant de devenir chroniqueuse littéraire pour la radio. Riviera est son premier roman.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02399-7

MATHILDE JANIN

Riviera

roman

ACTES SUD

Extrait de la publication

*pour Manon, Mathilde et Sandra,
tant de fêtes*

Dès l'année 1985, ces images commencèrent à circuler. La première le montre assis sur une chaise, guitare lap steel posée sur ses genoux, en train de chanter par-dessus une bande magnétique qui se déroule, à l'arrière-plan, sur l'un de ces imposants lecteurs analogiques de la fin des années 1970. Capuche rabattue sur le crâne, il garde les yeux clos, à moins qu'il ne les ferme le temps de pousser une note plus périlleuse que les autres. Il se tient légèrement de profil, semble ne pas vouloir tout à fait affronter le public. Si l'on est attentif, on remarque que la lumière qui éclaire son visage provient de sources extérieures à la scène qui, elle, demeure dans la pénombre de ce bar miteux où l'on s'étonne qu'il y ait électricité et eau courante. Ces flashes (car c'est de cela qu'il s'agit), ils les firent crépiter au milieu d'une salle presque déserte, tout contents qu'ils étaient d'avoir su pressentir que s'exhiberait sous leurs yeux ce soir-là ce que, dans leur jargon, ils désignent indifféremment par les termes de "découverte" – habituellement réservé aux sciences et, par extension, aux phénomènes de foire – ou de "sensation" – mot vague et intimement lié à l'exaltation sensuelle qui s'empare d'eux lorsqu'ils assistent au spectacle d'un talent

qu'ils vont pouvoir (c'est leur mission ainsi que leur privilège) révéler au monde.

Sur la photographie suivante, il est accompagné de sa première formation américaine. L'image a été capturée au cours d'une gesticulation étrange, une danse disgracieuse où, bossu et bancal, le dos cassé en deux, les mains (tenues à hauteur d'épaules) recroquevillées dans la crispation, la jambe gauche repliée sous son corps lui donnant des allures d'oiseau disproportionné et grotesque (un flamant, une autruche), il présente un visage défait par l'effort et l'incompréhension.

Le plus célèbre de ces clichés a été pris à la fin d'un des premiers concerts de Trepanned by Apes, sa seconde formation américaine. Il est étendu sur l'estrade, jambes croisées bras écartés, menton relevé vers le plafond, bouche entrouverte. Ses yeux sont dissimulés par des lunettes noires sous lesquelles on peut voir rouler ce qu'ils déclarèrent être une larme lorsqu'il s'agit plus vraisemblablement d'une goutte de sueur ayant coulé depuis sa tempe. Mais c'est véritablement au moment de son décès, en juin 1992, qu'ils s'emparèrent de lui et l'érigèrent en idole. Dès lors, ils se mirent à lui prêter des mots qui n'avaient pas été les siens. Ils louèrent, plus que son talent, son intelligence. Ils modelèrent ses paroles en de savants discours. Ils exagérèrent sa célébrité, ils inventèrent son importance. Ils étirèrent ses phrases, les amplifièrent, les lestant d'un savoir qui ne lui appartenait pas. Ils l'écrivirent symptomatique, ils l'écrivirent emblématique ; ils l'écrivirent illuminé, irremplaçable. Ils interrogèrent sa sœur et sa veuve, un ingénieur du son qui passait par là, les autres membres de Trepanned by Apes, une ancienne camarade de

classe, le professeur de guitare qui lui avait donné quelques leçons au deuxième semestre de l'année 1974, le patron du bouge situé en dessous de son ancien appartement de l'East Village. Ils questionnèrent, sollicitèrent, relancèrent jusqu'à obtenir confirmation de leurs légendes. Ils le titrèrent, l'éditèrent, le placardèrent ; glosèrent sur sa disparition à l'automne précédent et sur les circonstances étranges de sa mort. Ils firent parler son silence. Ils étaient romantiques jusqu'à l'écoeurement.

Lorsque l'écoeurement vint, ils ne s'arrêtèrent pas. Ils le rediffusèrent, le rééditèrent, le découpèrent en slogans qu'ils firent imprimer sur des tee-shirts. Ils commémorèrent, compilèrent. Rendirent, ruisse-lants, hommage sur hommage. Puis, quand tout fut déployé, examiné, exploité, régurgité, quand ils eurent fini leur exercice de contrition, déplorant de n'avoir su faire admettre de son vivant l'exception-nelle grâce de Philippe Arnaud, se maudissant de n'avoir pas eu plus tôt l'idée d'imposer en cover-boy cet homme que la laideur avait pourtant frappé de sa condamnation dès sa plus tendre enfance, ils partirent et, alors qu'ils s'éloignaient, résonnait encore la flagornerie de leurs sanglots.

Première partie

DERMOPHOBIA

I

TRAFIC

D'un tarmac à l'autre, nulle variation ; avec l'asphalte tout est stable. À mesure des voyages, les gestes se confondent. La seule possibilité d'aventure réside là, dans cette latence rythmée de rituels – l'enregistrement des bagages, la récupération des bagages, la lecture des consignes de sécurité, le ballet du personnel aérien.

Par le hublot, c'est toujours la même vue, dans la carlingue les mêmes sensations. Les mains moites contre le plastique des accoudoirs, leurs traces qui mettent un peu de temps à sécher. L'estomac trop bas, l'air qui ne satisfait pas totalement les bronchioles. Les tempes qui crépitent alors que la tête ne pèse plus rien. Une adrénaline circonscrite, un ersatz de crainte. Il n'a rien d'une extraction, ce morne départ. Le voilà noyé dans une série de gestes apathiques, même si l'on dénombre au grand complet les symptômes de la peur.

Le plus impressionnant, c'est le silence derrière le vrombissement des moteurs : inquiet, hostile.

Au bruit métallique que produit la boucle de sa ceinture, Nadia Batashvili sort brusquement de sa

léthargie pour considérer, stupéfaite, la somme des gestes accomplis depuis la veille – bagages faits au cas où, réveil mis si jamais, embarquement sans y penser. Assise sur ce siège auquel elle s'est harnachée après trois jours incertains, trois jours qui ont oscillé entre attente et démarches, quelque chose en elle se fracasse : c'est la possibilité, anéantie, de ne pas faire ce voyage. Dans cette possibilité, elle en prend maintenant conscience, elle avait trouvé refuge.

Depuis le départ de Philippe, une impression de veille constante effrite les choses. Chaque matin, elle s'extrait de son lit convaincue de n'avoir pas dormi. Parfois, son sentiment de calme est total, elle croit ses mouvements précis et mesurés ; pourtant les autres ne perçoivent que son agitation : pas moyen de contourner leur inquiétude, ils la disent nerveuse. Cela l'agace car, elle le sent bien, sa main reste ferme, sa tête droite, son esprit alerte et sa voix mesurée. La douceur l'exaspère – la sienne notamment –, sa chair comme à vif, irritée par la constante caresse que ses yeux tristes déposent sur le reste du monde, par la fragilité de sa main prenant appui sur des épaules amies, par toutes ces glorifications pénibles du vivant qui se retrouvent jusque dans son sourire, qu'il faudrait dire amène, et dans sa gratitude obscène à chaque mot d'apaisement. La fureur, elle le sent cependant, est toujours présente mais comme au dehors – une simple menace, un objet étranger qui voudrait s'infiltrer et qui n'y parvient pas.

C'est avec ce sourire d'une incomparable douceur qu'elle était restée des heures durant dans la salle d'enregistrement, les yeux rivés au sol – un

linoléum composé d'une infinité de taches, moucheté de jaune de magenta de cyan, le tout sur gris cobalt. Un œil moins attentif que le sien aurait pu croire à des motifs anarchiques, mais il existait un schéma. Les taches étaient partout les mêmes, seul le découpage des dalles variait. Elle s'ingéniait à recomposer cette constellation. Elle mémorisait les formes, les recherchait, les associait, les perdait (il suffisait pour cela d'un instant d'inattention), recommençait.

Le silence discipliné de la foule ne l'avait frappée que lorsque les pleurs d'un nourrisson avaient brisé le calme. D'autres enfants s'étaient alors mis à faire entendre le bruissement de leur impatience – agitation, geignements, pleurs. La rumeur réprobatrice des parents était montée, emplissant l'air d'agacement et de gêne ; les formes au sol s'étaient brouillées. Les écrans aux quatre coins de la pièce diffusaient toujours, avec une simultanéité qui n'était qu'illusoire, les spots de sécurité de l'Office sanitaire.

Le tumulte l'agressait, comme il incommodait l'ensemble des passagers cloués au sol. Elle seule semblait comprendre que, pour que cela cesse, il aurait suffi de se taire, de bouger le moins possible. Peut-être que si elle n'avait pas été isolée, elle aurait parlé, elle aussi, et fort, elle aussi, pour lutter contre le bruit des autres, pour se réapproprier l'espace sonore ; et d'ailleurs, si elle avait su à cette heure où se trouvait Frédérique, elle aurait pu se rendre à la cabine téléphonique à cinq mètres de là et l'appeler pour brailler qu'elle en avait marre, elle aussi, d'être là, dans le bruit, dans cet intervalle qui ne servait à rien. Le départ de Philippe lui avait semble-t-il appris à se mettre en suspens – comme si tous les temps, désormais, se rejoignaient dans la lenteur.

Trois jours plus tôt, on avait pu les apercevoir, Frédérique et elle, au quatrième étage d'Orly, sorties prendre l'air sur la terrasse, bavarder en fumant. Elles comptaient regarder les avions décoller mais s'étaient rapidement désintéressées du spectacle. Il faisait toujours aussi chaud sous le soleil blanc. Un steward au loin, qui avait oublié d'enlever son masque respiratoire, avait porté à sa bouche une cigarette. S'en rendant compte, il avait brièvement hésité avant d'ôter son entrave et, de mauvaise grâce, avait fini par le faire, vraisemblablement par bravade envers l'hôtesse qui lui faisait face en riant, peut-être blessé par ce qu'il prenait pour une moquerie, refusant d'ajouter une lâche prudence à son évidente étourderie.

Nadia s'était étonnée de dénombrer si peu d'individus masqués. Au moment de quitter les États-Unis, deux ans auparavant, elle avait pu observer des aéroports presque déserts, des supermarchés vidés, des individus égarés, le visage dissimulé par ce pauvre papier tissé qui paraissait une protection dérisoire. Les lieux de vie semblaient abandonnés. Il y avait une rigueur de la maladie, une discipline même. Sans doute une crainte dont elle se sentait exempte depuis qu'elle s'était établie en France, installation qui lui avait permis d'acquérir le sentiment rassurant d'appartenir à une communauté qui refuserait sa mort, qui accordait à sa survie une importance extrême puisqu'elle témoignait de la suprématie du groupe et de l'efficacité de son système.

L'hôtesse de la terrasse, les filles avaient eu l'occasion de la rencontrer une nouvelle fois, deux heures plus tard, au moment où elles s'apprétaient à franchir la porte d'embarquement. L'employée avait déporté

Nadia sur le côté, lui refusant l'accès à l'avion. Sous le coup de la colère, Nadia Batashvili avait déversé sur elle un flot de paroles ordurières qu'elle avait aussitôt regrettées. Elle s'en voulait d'avoir cédé à la panique, elle qui s'était préparée à ce genre d'incident – elle savait, par exemple, que son passeport américain pouvait poser problème, qu'un dépistage aléatoire n'était pas à exclure ; elle était, après tout, un passager à risques. Aussi, elle s'était intérieurement maudite, flairant le danger que représentaient les injures qu'elle avait crachées au visage neutre de la jeune femme. Elle avait précipitamment quitté la salle d'embarquement, laissant Frédérique grimper seule dans l'appareil alors que l'hôtesse piaillait dans son talkie-walkie, bannissait de l'aéroport les cheveux courts et décolorés, le débardeur blanc, la chemise en flanelle. Accélérant le pas, Nadia s'était engouffrée dans les toilettes. Ça ne lui avait demandé que peu d'efforts de se changer, de modifier non seulement sa tenue mais toute son apparence jusqu'à paraître avec l'air d'une jeune femme digne au maintien affecté, cheveux désormais plaqués sur le crâne et lunettes de vue qui lui mangeaient un visage aux traits plus construits alors qu'elle se dirigeait vers le comptoir d'une nouvelle compagnie afin de se renseigner sur l'heure du prochain départ.

Face au type de l'accueil, elle avait adopté une attitude humble et hésitante, s'était excusée d'importuner, avait tenté d'attirer la sympathie, cherchant un prétexte pour justifier l'urgence de son voyage – un malade au chevet duquel elle devait se rendre ; son père, tiens ; un père allemand qu'elle composait pour l'occasion, bientôt mort d'une terrible maladie,

un mal intransmissible : un cancer du pancréas, ou encore un lymphome...

Jaillissant comme ça, le mensonge, qui habitait sa bouche et qui peu à peu s'affinait, emplissait l'air de son écrasante absurdité puisque les mourants ne font pas décoller les avions, ça se saurait. Elle aurait tout aussi bien pu raconter l'histoire telle qu'elle était – Frédérique en route pour Berlin, le cadavre de Philippe qu'il fallait rapatrier. Son invention l'amusait. Son père imaginaire la détournait de Philippe et la rendait presque joyeuse. Pleurer devenait une distraction ; supplier, un plaisir. Il en était ainsi – et ce, depuis l'enfance – de Nadia Batashvili : le mensonge l'étoffait, l'artifice lui seyait à merveille.

Après plusieurs minutes de vaines négociations, elle avait dû se résoudre à abandonner cet émouvant récit, quittant à regret ce père auquel elle s'était déjà attachée, admirant une dernière fois ce visage qu'elle se représentait devenu cireux, beau encore, figé dans une expression digne que la souffrance ne parvenait à entamer, puisque tous les vols sous huit jours étaient complets. Elle s'était alors dirigée vers le comptoir d'une nouvelle compagnie, une société allemande, plus luxueuse, qui proposait chaque jour un départ pour Berlin. Il était possible, en versant des ares conséquents, d'être placé sur liste d'attente. Il suffisait ensuite de se présenter chaque matin à l'ouverture du comptoir d'accueil dans l'espoir qu'un des passagers se soit désisté. Elle avait sorti de son sac l'enveloppe contenant l'importante somme que son oncle Pavel Batashvili lui avait fait parvenir afin qu'elle finance son voyage et

en avait extrait plusieurs billets de cent francs qu'elle comptait en prenant son temps, inscrivant sur son visage, à l'attention de la vendeuse, une sophistication feinte. Elle affichait la décontraction de celles que l'argent peut sortir de n'importe quelle situation inconfortable. S'enquérant du montant de l'option, elle appuyait son accent, jouait de son aspect indéterminable ; elle naviguait entre la rondeur étroite de ses voyelles caucasiennes et l'exubérance tout américaine de son élocution afin de marquer son exotisme, elle singeait le ton exaspéré des femmes peu habituées à la contrariété. Elle frissonnait de plaisir, malgré l'épuisement, malgré l'irréalité du décor qui semblait nimbé de sa fatigue. Elle avait toujours aimé dépenser l'argent de son oncle, ces montants délirants qui ne lui appartenaient pas et qui ne lui coûtaient rien, qu'elle avait le plus souvent investis dans des plaisirs futiles qui la ravissaient d'autant plus qu'elle en était légèrement dépossédée par la volonté de Pavel Batashvili qu'elle les satisfait.

La part douce de l'obéissance.

Et c'est légèrement tremblante, son reçu posé devant elle, qu'elle buvait au bar de l'hôtel où elle était descendue (un hôtel proche de l'aéroport, appartenant à une chaîne américaine réputée) une tasse d'un café qu'elle répandait un peu partout ("Je ne peux pas vous dire hélas quelle sera la durée exacte de mon séjour ; j'attends voyez-vous qu'une place se libère sur un vol ; je dois aller rendre visite à mon père ; oui, de toute urgence : il est mourant"), racontant encore n'importe quoi, parce qu'elle n'en était pas tout à fait sortie, du mensonge – on ne cesse pas le simulacre comme ça, il faut du temps pour redescendre.

Et le lendemain, et le jour suivant, se rendre aux aurores au desk de la compagnie qui lui avait vendu une promesse de départ imminent. Attendre jusqu'à l'heure du décollage qu'on l'appelle peut-être ; debout, à portée de voix des vendeurs qui se succédaient. Ne pas oser s'absenter ; renoncer à aller, par exemple, chercher une boisson, se soulager aux toilettes, se dégourdir les jambes, se distraire en dépensant son argent dans les rares boutiques de cette partie de l'aéroport.

Dès qu'elle devait, pour se préparer à l'éventuel trajet, se rendre à l'Office sanitaire remplir les formulaires, se soumettre au test sanguin, répondre aux questions des médecins et des douanes, elle devenait agitée, effrayée à l'idée de s'éloigner un instant du comptoir et de perdre une hypothétique place. Ses soirées, elle les avait passées à l'hôtel – devant la télé, dans le restaurant presque désert où des couples, des familles un peu mornes, partageaient un repas en parlant avec espoir des souvenirs joyeux que leurs vacances ne manqueraient d'offrir, au téléphone avec ses quelques contacts berlinois pour tenter de localiser Frédérique.

Enfin, en cette matinée du troisième jour, elle avait appris qu'elle partait l'après-midi même. Exténuée, elle était allée s'écraser sur la chaise d'une terrasse presque vide, sous la lumière d'un soleil trop cru qui estompait le décor. Elle avait regardé en l'air jusqu'à ce que des coulées noires éraflent sa cornée. Le temps, enfin, s'était remis en marche. De nouveau, elle avait pu ressentir l'appréhension habituelle des départs, la sensation d'arrachement, la douloureuse indécision de l'attente qui empoisonne

les muscles. Jusqu'à la dernière minute, elle aurait peur d'être clouée à sa chaise par la monotonie de ces journées, ankylosée par le poids des heures vides.

Avant de se rendre porte 24, elle avait joint Francesca, la logeuse de Philippe, dans l'espoir que celle-ci lui indique où trouver Frédérique. L'Italienne lui avait communiqué le numéro d'un hôtel, que Nadia avait ensuite appelé pour être mise en relation avec la chambre de Mlle Arnaud. Comme Frédérique ne décrochait pas, son appel avait été redirigé vers le standard. Elle en avait profité pour changer la réservation de Frédérique en une chambre double et pour laisser à la réception l'heure exacte de son arrivée.